

SALIM EL HATTAB

LA BONNE FIN

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042534301

Dépôt légal : septembre 2026

1

— Qu'est-ce qu'une bonne fin ?

L'amphithéâtre retenait son souffle. Un long silence s'installait. Il me regardait, debout, les yeux fixés sur moi, attendant une réponse à sa question. Il n'était pas le seul. Je le voyais dans le regard de ces petits jeunes qui m'observaient.

Une simple question. Presque banale. Et pourtant qui exigeait une réponse claire, précise. Après une heure et demie de conférence à expliquer, à conseiller, à détailler la construction d'une histoire ; les pièges à éviter, les erreurs de style à ne surtout pas faire... me voilà face à cette petite question.

Qu'est-ce qu'une bonne fin ?

Le jeune homme qui se tenait debout, immobile, avait fière allure. Il ne devait pas avoir plus de trente ans et pourtant je sentais une maturité troublante dans son regard. Son visage était impassible. Des traits nets. Soignés. Les cheveux soyeux. Les yeux gris, calmes, déterminés.

Non, sa question n'était pas posée au hasard. Il connaissait déjà la réponse.

Pour la première fois depuis des années, j'étais intimidé. Moi. David Hallenberg. Auteur d'une vingtaine de romans à succès. Déstabilisé par un inconnu.

— C'est une très bonne question, ai-je fini par répondre après une petite gorgée d'eau.

Je n'allais pas perdre la face devant ces jeunes blancs-becs. Il fallait que je réponde quelque chose. Que je marque leurs esprits.

— Une bonne histoire se termine toujours avec une bonne fin. Peu importe le genre que vous voulez écrire, vous devez soigner la fin. La dernière page. Le dernier mot. Parce que le lecteur, lui, sera intransigent. Vous pouvez construire

l'histoire la plus solide du monde. Créer des personnages inoubliables. Le lecteur, lui, ne retiendra que la fin. Si votre dernier chapitre ne tient pas la route alors vous pouvez jeter votre roman à la poubelle.

— Comme la fin de *Game of Thrones* ou de *Lost* ? disait un jeune étudiant sur un ton moqueur, déclenchant des rires.

— Je ne regarde pas de série. Mais si la fin de ces fictions ne vous a pas satisfait alors c'est qu'elles sont à chier. Dommage pour elles. Une bonne fin qu'est-ce que c'est ?

Super. Je venais de reprendre la main. C'est moi qui leur posais la question. Un autre silence s'imposa dans l'amphithéâtre. Tous me regardaient, le visage attentif. Tous... sauf lui. Le jeune homme élégant, lui, restait debout, impassible.

— Une bonne fin, continuais-je, est une fin crédible et marquante. Évitez les happy ends pour rassurer le lecteur. Un écrivain n'écrit pas pour apaiser. Non, il dérange. Pas parce que le lecteur le demande, mais, parce que c'est ce qui doit être fait. Une histoire qui vous prend aux tripes ne se termine jamais façon Disney. « Et ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants ». Ce sont des conneries !

Sans même m'en rendre compte, j'avais haussé le ton. J'étais pris dans mon monologue tel un orateur devant sa tribune. Les yeux des étudiants étaient tous grands ouverts. Hypnotisés par mon récit. Sauf lui.

Non, lui, il continuait de me fixer, impassible.

— Ne vous censurez pas. Ne trichez jamais. Lorsque vous sentez votre main trembler en écrivant. Lorsque votre gorge se serre à l'idée de briser, tuer un personnage auquel vous vous êtes tant attaché... c'est là que vous êtes sur la bonne voie.

Je les dévisageais un à un.

— Pour écrire une bonne fin, il ne faut pas avoir peur de se salir les mains. Vos personnages suivent, qu'ils le veuillent ou non, ce tourment que vous avez créé. Un héros qui devient courageux et qui combat un antagoniste puissant en trois lignes, c'est de la merde. N'ayez aucun tabou. Soyez cohérent et fidèle au monde que vous avez construit et imposé. Ne soyez pas hésitant. Soyez sincère. On se fout de savoir si

vosre histoire doit se terminer bien ou mal. On se fout des conséquences que vont subir vos personnages. Et on se fout encore plus de l'état d'âme de vos lecteurs.

Je marquai une pause.

— La seule chose qui compte, c'est que ce soit juste. C'est tout. C'est ça une putain de bonne fin.

Je me suis arrêté là. En quelques secondes, l'amphithéâtre m'applaudissait. Les jeunes étudiants me regardaient, fascinés. Tous, sauf un. Le beau jeune homme qui avait posé la question. Il restait là, debout, me fixant. Un petit sourire aux lèvres.

Ma main commençait à me faire souffrir. Voilà des mois que je n'avais pas signé d'autographe. J'avais hâte que ça se termine, de quitter cet endroit, cette ville que je détestais tant. On m'avait forcé pour que je vienne à l'Université de Lyon. J'avais horreur de ça. Une décision de ma maison d'édition.

Réaliser des conférences pour des étudiants ou un simple public entretenait ma popularité. Ironique pour un type comme moi.

Les dédicaces s'enchaînaient les unes après les autres. Au bout de plusieurs minutes, je ne souriais plus. Je n'essayais même plus de faire semblant. Solitaire et impatient, comme me le disait souvent mon ami éditeur, Abdel.

Puis, ma main s'arrêta. Je sentis son regard. Son sourire n'avait pas disparu. Un frisson étrange parcourut mon dos. En le regardant de plus près, quelque chose me déranger. C'était dans ses yeux. Ils étaient froids. Ses rétines grises me glaçaient le sang. Il me regardait comme si on se connaissait lui et moi. Pourtant, je pouvais en être certain. Je n'avais jamais vu ce type avant de venir ici. Un physique et une prestance pareils ça ne s'oublie pas.

Alors que les autres étudiants cherchaient une dédicace. Un de mes romans à la main. Lui était juste venu avec une feuille vierge.

— Pouvez-vous me la dédicacer au nom de Danny Cohl, s'il vous plaît ?

Il me demanda sa requête posément avec une voix douce. Malgré mon visage neutre, je me sentais mal à l'aise. Ce n'était pas uniquement à cause de son regard ou de son charisme froid. Non. Le nom qu'il me demandait d'inscrire sur son papier blanc, je le connaissais. C'est moi qui l'ai inventé. Un personnage que j'avais écrit il y a quelques années. Un dangereux antagoniste comme on n'en fait plus. Un vrai psychopathe.

La situation devenant insupportable. Je voulais juste écourter ce moment. J'ai pris alors sa page blanche et je lui ai fait sa foutue dédicace.

À Danny Cohl,

Signé : David Hallenberg.

— Merci, me répondit le jeune homme en gardant ce même sourire.

Il plia délicatement la feuille et me regarda encore avec ses yeux gris. Son rictus disparut peu à peu. Cela n'a duré que quelques secondes et pourtant c'était déjà trop pour moi. Je voulais juste qu'il parte. Mes mains devenaient moites et je pense qu'on commençait à voir que j'étais dans une situation inconfortable. Chose que je détestais par-dessus tout.

— À bientôt, monsieur Hallenberg, disait-il avant de disparaître.

2

La pluie me brouillait la vue. C'était comme ça, les printemps dans les Ardennes. Humide, pluvieux. Ma maison secondaire était encore introuvable.

Roulant depuis presque dix heures, je n'avais plus la patience. Mes jambes me hurlaient de les laisser se dégourdir. Mon dos réclamait un lit douillet. Ma gorge, elle voulait s'abreuver d'une bonne bière fraîche.

Comme d'habitude, mon sens de l'orientation me faisait défaut. Je tournais en rond avec mon Opel Corsa, je parcourais les routes étroites et boueuses. Les chemins se ressemblaient tous. Même mon GPS semblait perdu. Je m'enfonçais dans la forêt ardennaise sous une pluie battante avec la crainte de m'embourber. Aucune âme ne rôdait.

Jusqu'à ce que je tombe sur cette fontaine abandonnée. Quel soulagement ! Elle gisait là, au milieu d'un carrefour où se croisaient deux petits sentiers. La première fois que mes yeux se posèrent sur elle, j'en avais eu la chair de poule. Son visage de bébé démoniaque. Son regard sans vie. Sa bouche ouverte destinée à laisser couler une eau absente. Et pourtant, ce jour-là, elle me rassura. Je savais maintenant où je me trouvais. Je n'étais plus loin. Juste à une centaine de mètres.

Voilà deux ans que je n'étais pas retourné dans cet endroit. Rien n'avait bougé. La maison se trouvait au milieu des hêtres et des chênes. Il n'y avait ni jardin ni espace libre. Juste un endroit pour se garer et rien d'autre. La demeure était totalement recouverte par la végétation sauvage.

Un endroit parfait pour moi. J'avais acheté ce bien il y a presque quinze ans. Son prix n'était pas très élevé à cette époque. Quand j'avais besoin de me ressourcer ou que j'avais besoin d'inspiration, je venais ici. L'atmosphère qui y régnait

correspondait parfaitement au genre que je produisais. Mais, cette fois-ci, je n'avais aucune intention d'écrire. Non. Juste m'isoler.

Ce n'est, bien sûr, pas le discours que j'ai tenu à Abdel. Ma maison d'édition croyait que j'avais besoin de faire le plein d'inspirations pour sortir un nouveau best-seller. Mon programme était tout autre. Randonnée, lecture, apéro et bonne bouffe en solo pendant dix jours. Les quatre jours restants je sortirai un vieux brouillon que j'ai laissé dans mon bureau et je pondrai une histoire. Je connaissais bien mon public, je savais ce qu'il voulait. Aucune difficulté.

Vous trouvez ça honteux ? Nul venant d'un écrivain talentueux ? Je vous répondrai : oui, je sais et alors ? Quand on a du talent, on peut se permettre d'être paresseux. Prétentieux, diriez-vous ? Oui, possible. Mais, vous savez ? Je déteste la fausse modestie. Je ne suis pas comme tous ces artistes qui jouent les humbles pour attirer la sympathie de leur public. Et puis... je n'aime pas les gens. Je les respecte bien sûr, mais ça s'arrête là. Je n'éprouve en général aucune empathie envers des personnes complètement passives à attendre qu'on les distraie pour les sortir momentanément de leur vie misérable.

La maison mit au moins une heure à se chauffer. Le bois que j'avais entassé dans la cave était encore sec. La première chose que je fis fut de mettre le chauffe-eau en route et de passer un bon coup d'aspirateur. En deux ans, la poussière avait fait la loi. J'ai ensuite allumé la cheminée et pris une douche bien chaude. Une bouteille de rouge récupérée dans la cave, quelques cigarillos et je pouvais enfin me poser sur un petit nuage.

Quel bonheur ! J'avais attendu cet instant depuis si longtemps. Mes yeux contemplaient les flammes qui dévoraient le bois offert. Je laissais le vin dissiper mon esprit, me laissant somnoler lentement dans ce petit cocon douillet.

Mes pensées se laissaient porter par les souvenirs qui traversaient les portes de ma subconscience. Des images et des mots futiles que je laissais défiler. Jusqu'à ce que mon esprit se focalise sur une chose. Un homme. Danny Cohl.

3

Laissez-moi vous parler de Danny Cohl. Danny était un bel homme de vingt-huit ans. Danny était intelligent, drôle, sociable, calme et... charismatique. Étudiant en psychologie et en droit, il travaillait le soir dans un bar branché dans le treizième arrondissement de Paris. Danny adorait être barman et les gens adoraient Danny. Car en plus d'être compétent et efficace, il était aussi à l'écoute de ses clients. Il écoutait leurs problèmes sans revenir à lui comme certains. Rien d'anormal venant d'un étudiant en psychologie.

Danny avait un don. Il lisait dans le cœur des autres. Il détectait leurs angoisses, leurs peurs, leurs doutes, leurs colères, leurs chagrins. Mais ce que les gens ignoraient, ce que ses clients ne savaient pas : Danny était dangereux. Un psychopathe dénué de toute compassion humaine.

Danny était un monstre.

N'essayez pas d'imaginer un fou poursuivant des jeunes femmes pour les tuer. Ou un détraqué collectionnant la peau de ses victimes. Non, Danny n'avait pas de pulsion meurtrière. Il était bien pire que ça.

Danny Cohl reconnaissait de loin les gens qui avaient... comment dire ? Un certain potentiel. Il voyait chez les autres leurs parts sombres qu'ils essayaient de cacher au fond d'eux. Danny, lui, les réveillait. Un service qu'il leur rendait. L'homme qui vous aidait à être vous-même. Un vrai psychologue !

Mais bien sûr, Danny Cohl n'existait pas. Il venait uniquement de mon imagination. Du moins, c'est ce que je croyais.

Un froid amer me réveilla. Je me trouvais toujours devant la cheminée, occupée par les cendres. La pluie avait cessé et un doux rayon de soleil venait caresser mon visage. La

bouteille de rouge était vide et plusieurs mégots de cigarillos remplissaient le cendrier.

Alors je me levais. Ne passons pas à côté de ce temps lumineux. Les Ardennais vous le diront. Le soleil est une chance qu'on ne peut se permettre de négliger.

Après un petit déjeuner copieux, des œufs et du bacon, je me suis préparé. Nouvelles chaussures de marche aux pieds, un pantalon usé et un poncho imperméable au cas où le temps venait à se gâter. Je me suis également préparé deux sandwiches au poulet. Ensuite, direction les montagnettes et la forêt ardennaise.

Même si je n'ai pas le sens de l'orientation, je suis assez carré dans mon organisation. Avant même de partir de Lyon, je savais très bien quel chemin je devais prendre. Le trajet en voiture dura presque trois quarts d'heure.

Le sentier était parfaitement balisé. Malgré la pluie d'hier, le terrain n'était pas aussi boueux que je le craignais. Je pouvais pleinement profiter de la nature qui m'entourait. Les paysages étaient magnifiques. Et surtout, il n'y avait personne. J'étais enfin seul. Juste avec moi-même.

Après dix bonnes heures de randonnée, j'ai fini ma boucle. Je n'avais pas chômé, juste une demi-heure de pause, le temps de manger mes sandwiches. Quand je me suis retrouvé devant ma voiture, je me sentais ressourcé et apaisé. En rentrant, une bonne douche, un bon repas et je pourrais lire ce roman que j'aimais tant : le Tunnel d'Ernesto Sabato. Une histoire que j'ai lue des centaines de fois. Je ne m'en lasse jamais et si vous n'aimez pas la populace comme moi alors ce livre est fait pour vous.

Voilà une excellente journée. En regardant le ciel, je me disais que le timing était parfait. J'allais rater la pluie de quelques minutes. Enfin, c'était ce que je m'étais dit jusqu'à ce que le moteur de mon véhicule fasse un drôle de bruit. Quelques grognements avant de faire le mort. Ma voiture refusait de démarrer.

Merde ! Les premières gouttes tapaient sur le toit de mon véhicule. La nuit arrivait et ma caisse venait de tomber en